

Le récit et le discours, deux axes de la production idéologique dans *La Cité des Roses* de Mouloud Feraoun

Chihab Besra

Doctorant, Université de Médéa



Synergies Algérie n° 13 - 2011 pp. 65-77

Résumé : A travers cette modeste contribution, nous avons l'ambition, de montrer comment l'écriture de Feraoun, loin d'être uniforme et plate comme on a tendance à la concevoir, s'acquière un aspect complexe et multiforme lui donnant l'apparence d'un vrai système. Nous essaierons, par le biais de notre démarche, d'analyser le fonctionnement du récit et du discours, dans l'œuvre *La Cité des Roses*, comme deux axes sur lesquels se situent les intentions de l'écrivain, sachant que le sens d'un roman se précise à partir d'un récit et d'un discours qui s'imbriquent.

Mots-clés : Mouloud Féraoun - narration - discours - idéologie.

Abstract: Through this modest contribution, we aim to show how Feraoun's writing, far from being uniform and flat, as we tend to conceive it, has a complex and multifaceted aspect that gives the appearance of a real system. We will try, through our approach, to analyze the functioning of the narrative and discourse in the work *The City of Roses*, as two axes on which rely the intentions of the writer, knowing that the sense of a novel is specified from a story and a speech that fit in together.

Keywords: narration - discourse - ideology.

المخلص : من خلال هذه المساهمة المتواضعة التي تدين لبحوث سابقة أجراها حاج ملياني نهدف إلى إظهار كيف أن كتابة فرعون، بعيدا عن الزى النمطي والمسطح كما يميل الكثير إلى نسبته إليه، تكتسب جوانب معقدة ومتعددة الأوجه تعطيها مظهر نظام حقيقي من خلال النهج الذي نتبعه لتحليل أداء السرد والخطاب في رواية *La Cité des Roses* مع العلم أن معنى الرواية يتضح من خلال تداخل السرد والخطاب.

الكلمات المفتاحية : ملود فرعون - السرد - الخطاب - الإيديولوجية.

Dans *La Cité des Roses*, œuvre posthume de Mouloud Feraoun, le projet idéologique de la conciliation n'est pas transmis expressément. Il apparaît comme la formulation d'un conflit passionné qui oppose une communauté autochtone décidée à rompre avec tout ce qui provient de la tutelle coloniale et une communauté européenne qui tient à préserver ses biens et son hégémonie.

A travers l'analyse du récit, nous essayerons de montrer les critères qu'il remplit, la formulation idéologique de sa thématique, ainsi que le fait qu'il soit un prétexte pour laisser transparaître une idéologie.

Quant à l'analyse du discours, elle nous permettra de montrer le mode de son apparition, son degré de pureté par rapport au récit, les stratégies énonciatives adoptées par un locuteur soucieux de persuader de la justesse de ses énoncés avant de conclure avec l'étude du discours du narrateur.

1. Le récit

Le récit de notre objet textuel raconte l'histoire d'un directeur algérien d'une école qui, réfractaire à toute forme de violence, quitte à contrecœur son village natal pour s'installer à Alger. Reprochant à sa femme de ne pas pouvoir accéder à ses préoccupations intellectuelles pour les partager, il s'éprend d'une institutrice française (Françoise) qui se laisse séduire par M.G, un Français nourrissant une grande haine pour la communauté autochtone et s'oppose à toute velléité indépendantiste. S'apercevant de son tempérament malveillant, Françoise abandonne M.G et ne tarde pas à tomber amoureuse du directeur. Toutefois, l'appartenance des deux amoureux à deux communautés dont les conflits et les intentions contradictoires n'ont fait que se multiplier et intensifier les disparités qui les séparent, s'est dressée face à leur idylle. C'est ainsi que les deux amoureux se voient condamnés à se séparer. L'amour chargé de passion, de préjugés, de besoin d'évasion, et de haine, parfois, s'avère un prétexte, à travers lequel l'écrivain se prononce sur les derniers épisodes qui ont précédé l'indépendance de l'Algérie.

1.1. Récit et vraisemblance

Un récit est vraisemblable quand les événements qu'il relate et ses actions sont conformes à l'ensemble des valeurs admises comme vraies par le lecteur auquel il est destiné :

« Le récit vraisemblable est donc un récit dont les actions répondent, comme autant d'applications ou de cas particuliers, à un corps de maximes reçues comme vraies par le public auquel il s'adresse. » (Genette, 69 : 76)

La conduite des personnages du récit ne doit pas s'écarter des normes déjà adoptées par le public visé, elle ne doit pas égratigner son système de valeurs. Le public partage ce que lui propose le récit quand les données de ce dernier sont conformes à ce qu'il a comme opinions, comme idéologie :

« (Cette opinion), réelle ou supposée, c'est assez précisément ce que l'on nommerait aujourd'hui une idéologie, c'est-à-dire un corps de maximes et de préjugés qui constitue tout à la fois une vision du monde et un système de valeurs. » (Genette, 69 : 73)

C'est ce cachet vraisemblable du récit et son degré de conformité avec nos opinions qui nous fait admettre, sans résistance, l'histoire d'un directeur pacifique préoccupé par la transmission du savoir et soucieux du triomphe des valeurs humaines qui quitte sa région natale avec tout ce qu'elle renferme comme souvenirs et exploits, encaisse la violence et l'humiliation et s'installe dans une ville qui lui est étrangère pour mettre sa famille à l'abri des menaces quotidiennes.

Toutefois, c'est ce même cachet vraisemblable qui nous fait aussi hésiter face au fait qu'il s'éprend d'une autre femme (appartenant à une autre culture de surcroît) pour oublier le froid et la frustration qui prévalent au sein de son foyer quand on se réfère au cadre spatio-temporel conservateur où évoluait l'histoire. C'est bien ce même cachet qui

nous remplit de zèle lorsque, en homme intellectuel, imprégné des valeurs universelles, il rompt avec ses convictions d'antan et se révolte quand il réalise l'injustice que l'on fait subir à sa communauté.

1. 2. Le contenu du récit et les effets idéologiques

D'emblée, et à travers la description des deux rives de la ville d'Alger, l'auteur met en exergue les clivages qui séparent les deux sociétés en présence, il fait comprendre qu'il s'agit de deux classes distinctes :

- La classe des démunis, celle des autochtones dont la vie est marquée par la misère, l'anarchie et le néant :

« Non, ce que voyait l'instituteur, c'était un affreux bidonville où l'on devinait le grouillement d'un peuple misérable et hostile qui se drapait dans ses bâches, ses roseaux, ses vieilles planches et ses tôles rouillées comme dans un manteau d'Arlequin et menaçait de ses ordures pour se soustraire à toute curiosité déplaçable, à toute sympathie hypocrite. » (p.14)

- La classe des fortunés, celle des Européens qui mènent un mode de vie aisé où le besoin et les soucis matériels n'ont pas de place :

« (...)elle s'apprêtait à l'accueillir pour de bon et avait peut être décidé de ne plus rien lui cacher de ce qu'elle dissimule habituellement aux visiteurs qui l'abordent par le large ou par les grandes artères côtières, à qui elle offre les boulevards spacieux, les immeubles imposants aux architectures compliquées, élégantes ou audacieuses, tout le luxe, toute l'animation d'une ville moderne, occidentale, baignant dans la clarté de l'orient, le soleil et le ciel pur que continue indéfiniment la mer bleue, à peine ridée. » (p.13)

Les traits du personnage central, tiraillé entre deux cultures, reflètent le côté tragique vécu par tous ceux qui ont connu le drame d'être le produit d'une culture européenne qui les a formés pour servir d'intermédiaires conciliant et d'appartenir à une communauté qui subit les revers d'une civilisation à laquelle ils ont cru.

A travers l'histoire d'un amour orageux entre un Algérien et une Française, racontée sous le mode dégradé, l'auteur peint la nature du conflit idéologique entre leurs deux communautés. Ce conflit exprimé non pas en termes proprement idéologiques mais suivant le cheminement logique du récit et des répliques qui peuvent être dites en des circonstances données. Ce genre de situations symboliques oriente la lecture, canalise les interprétations, et fait apparaître les contours du contenu idéologique de l'œuvre.

Exemple :

« Je lui écrivais par exemple, « Oh ! Française, comme je voudrais te garder contre moi, toute la vie ! » .J'imaginai le soir qu'elle allait me répondre : " Non, mon ami, c'est impossible, vous le savez bien. " » (p.77)

Cette réplique, prononcée par Françoise qui fait partie de l'histoire racontée par le récit résume le message que voulait transmettre l'écrivain : l'ambiguïté d'une relation d'amour- haine qui réunit deux personnages et à travers eux deux communautés.

1. 3. Le récit comme prétexte

L'examen attentif des traits du personnage central (qui abhorre la violence, prône l'indulgence, se révolte contre les traditions stagnantes, sacralise le savoir, refuse l'injustice, croit au pouvoir de l'amour...), de ceux de Françoise (déroutante, douce mais inique, vulnérable mais cruelle, insaisissable qui oscille entre les élans du coeur et les obligations des devoirs...), ainsi de ceux de M.G (égoцентриque, fanatique, noceur, arrogant...) nous permet de constater que ces personnages sont représentés exactement en fonction des données produites par le discours. Ils sont façonnés de sorte que de leurs contacts et de leurs échanges émanent des pensées et des dire déjà préconçus. Il s'agit, donc, des déterminations posés par le discours, et non par le cheminement du récit qui apparaît comme un prétexte pour permettre d'émettre des valeurs préalablement fixées. Le récit fonctionne donc en référence au discours.

1.4. Le récit comme confirmation du discours

Ce qui est raconté dans le récit n'est rien d'autre que « ce à quoi veut aboutir le projet idéologique dont est porteur le discours, le récit argumente donc comme une autre vérité que celle que le discours instaure. » (H. Miliani, 1982 : 45) :

- Le récit apparaît comme cet espace qui recèle toutes sortes de données vraisemblables dans lequel la société visée peut être représentée, il permet à ce que l'on a envie de dire de se concrétiser.
- Au niveau de l'intertextualité, il apparaît comme une formulation des émanations du conflit opposant deux communautés : une communauté coloniale et celle des autochtones.
- Le récit montre l'échec du projet idéologique colonial qui n'a pas prévu qu'en formant ces intellectuels pour servir de médiums, il n'a fait que les doter des germes de la révolte et du changement car, à mi-chemin, ils se reconvertissent à un autre système de valeurs, celui des leurs.

2. Le discours

Par discours, nous entendons le langage de l'implicite dans l'œuvre *La Cité des Roses*, les silences et les ellipses, les opinions véhiculées par les énoncés, ce système de valeurs souvent muet et implicite infusé par l'auteur à son roman.

Pour sa mise en œuvre, l'auteur le confie parfois à son personnage principal qui devient « un narrateur-protagoniste ou un narrateur - agent » (Golensten, 1999 : 41) comme c'est le cas dans la majeure partie de notre objet textuel où le narrateur - agent parle de lui à la première personne, dévoile graduellement son identité, ne permet de voir que ce qu'il offre à partager et entraîne le lecteur à admettre complaisamment ce qu'il énonce sur lui ainsi que sur les deux sociétés en présence : « il (l'auteur) transfère toutes les responsabilités du discours à un personnage Principal qui parlera, c'est-à-dire racontera et commentera les événements à la première personne. » (Genette, 69 : 67)

Parfois, estimant que le personnage principal ne peut à lui seul assumer tout le discours, vu la multiplicité des voix et des opinions, l'écrivain sollicite d'autres personnages et leur assigne la responsabilité de dire ce qui compléterait son message et tout ce qui aurait compromis la cohérence de l'énoncé s'il avait été dit par le même personnage principal.

Le narrateur-agent dans *La Cité des Roses* ne pouvait représenter certaines opinions différentes des siennes ou extrémistes qui représentaient la société coloniale il lui fallait d'autres voix qui assument cette responsabilité. C'est la raison qui explique la présence de Françoise, de M.G, de la concierge et de certains militaires : « Ne pouvant se résoudre ni à parler en son propre nom ni à confier ce soin à un seul personnage, il répartit le discours entre les divers acteurs.» (Genette, 69 : 67)

Le fait de miser sur ses personnages pour transmettre ses opinions n'exclut pas son intervention directe, parfois, où il se passe des intermédiaires pour s'adresser directement à son lecteur bénéficiant de la crédibilité que la narration a instauré entre eux :

« Tantôt, assumant (...) complaisamment son propre discours, l'auteur intervient dans le récit avec une indiscretion ironiquement appuyée, interpellant son lecteur sur le ton de la conversation familière.» (Genette, 69 : 67)

Cela est visible dans l'épilogue de notre roman où l'auteur juge plus performant de s'adresser sans truchement aucun et avec familiarité aux lecteurs (l'emploi de « *mes chers* », l'évocation du Coran et l'appartenance à la religion musulmane ne sont pas anodins) pour les inviter à ne pas prêter attention à ce qui s'incolque dans les deux sociétés comme préjugés et appels à raviver les ressentiments d'antan. Le temps, signifie-t-il, est à la construction après la destruction des vieilles statues, symboles de haine et de violence.

2.1. : La forme et le degré de pureté du discours

Selon Benveniste, l'activité d'énonciation suppose la présence d'un locuteur qui s'approprie la langue pour produire un message à l'adresse d'un allocutaire, dans un cadre spatio-temporel déterminé. Le discours, véhiculaire de ce message doit contenir des codes et des repères d'ordre linguistique, psychologique, sémiotique et social qui réunissent les deux pôles d'échange et assurent la transmission et la compréhension des énoncés :

« Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et, chez l'autre (l'allocutaire), la possibilité de co-référer identiquement.» (E. Benveniste, 1974 : 82).

Dans un texte littéraire, le message n'est pas toujours exprimé de manière explicite. Parfois l'écrivain l'infuse au récit comme « une sorte de kyste» (E. Benveniste, 1974 : 80) adoptant les codes que le personnage chargé de produire le discours et l'énonciataire ont en commun, pour accéder à ce qui se dissimule derrière l'apparence innocente des mots et les différentes allusions nées de « la contamination » entre le récit et le discours comme le souligne Genette :

« Il y a presque toujours une certaine proportion de récit dans le discours, une certaine dose de discours dans le récit. (...) Tout se passe comme si les deux types d'expression se trouvaient très différemment affectés par la contamination.» (Genette, 67 : 65)

Dans *La Cité des Roses*, nombreux sont les passages narratifs qui sont traversés par des traits discursifs faciles à saisir. A titre d'exemple, l'expression : « *C'est dans ces bonnes dispositions qu'il vit arriver le mois d'octobre et qu'il rencontra Françoise. Cette sacrée étoile ...*» (p. 23). L'adjectif *sacrée* et le nom *étoile* apparaissent comme une intrusion

de l'auteur qui en dit long sur sa position, sur les horizons lumineux que la rencontre de Françoise promet après l'atmosphère glaciale et lugubre qui vint s'installer au sein de son foyer. Tout comme l'adjectif *terroriste* dans : « *Comme le jour où un terroriste avait lancé une bombe.* » (p.20) qui révèle l'attitude de l'auteur qui, dans un premier temps, s'abstenait de se rallier à tel ou tel camp, récusait la violence refusait tout engagement. Les marques du discours dans *La Cité des Roses* sont repérables, comme nous allons le voir avec plus de détails dans le chapitre suivant, à travers la représentation des personnages, la représentation des deux sociétés, celle des Autochtones et celle des Européens d'Algérie ainsi que dans les tentatives de l'auteur d'établir un pont qui lierait entre elles pour une éventuelle cohabitation, à travers le cheminement de la liaison qui a réuni le personnage principal et la métropolitaine Françoise.

Tout comme le récit, le discours dans un texte littéraire se trouve rarement à l'état pur, il se trouve souvent infiltré par le récit. Ce dernier qui perd son statut pour devenir un élément de discours : « Il y a toujours une certaine proportion de récit dans le discours. »

Dans le passage :

« Il y a quelques jours, j'ai écouté avec attendrissement la rumeur effrayante de la colère arabe. Elle venait de La Cité des Roses où elle avait explosé un peu moins d'un an après les barricades Ultras, telle une digue qui se rompt subitement et laisse passer ses eaux tumultueuses longtemps contenues. » (p.169),

l'embrasseur « je », la comparaison de la colère arabe à une digue qui se rompt et laisse déferler son eau longuement contenue, la locution « *avec attendrissement* » sont des critères d'ordre linguistique qui renvoient au narrateur au moment où il tient son discours, un discours qui est loin d'être pur.

La description de la révolution naissante nous donne l'impression que les événements se racontent eux-mêmes sans se référer au narrateur, chose qui se considère comme caractéristique essentielle du récit. Cependant, on ne peut le considérer que comme un autre élément du discours qui met en exergue l'attitude d'un locuteur ravi de voir les événements prendre une telle tournure.

De même pour l'extrait suivant :

« J'étais sûr que si, un jour, je prenais le maquis, Françoise serait fière de moi. C'est parce que, précisément, je n'y étais pas qu'elle refusait d'admettre mes violences verbales. Il faudrait payer d'exemple, me répétait-elle. En cela, elle avait raison. Mais elle savait que, comme elle, j'étais incapable de violence et, à vrai dire, mes colères étaient rares. Tout deux nous essayions de comprendre et nous nous prenions à espérer, je me mettais à la place des Français, de même qu'elle se mettait à la place des Arabes. Le plus souvent, elle constatait l'impuissance des honnêtes gens que vraiment aucune barrière artificielle ne séparait et nous déplorions ensemble les mensonges officiels, les mensonges sectaires ou bêtes, les préjugés et l'ignorance qui voulait faire de nous des êtres différents alors que le cœur de l'homme est partout si semblable à lui-même. » (p. 115)

Une lecture attentive de ce passage nous permet de réaliser que tout est centré sur la subjectivité de l'auteur qui apparaît à travers son appréciation des faits, les déictiques « souvent », « partout », « y »...ainsi que le fait de qualifier de mensongères, et d'artificielles les déclarations officielles et son constat que partout au monde l'apparence différente des hommes n'altère pas leur essence identique.

Malgré cette domination des éléments discursifs, cet extrait n'est pas tout à fait exempt des traits du récit. Ces derniers sont repérables à travers l'évocation des événements écoulés qui apparaissent comme une succession, les pronoms personnels « je » et « nous » qui peuvent être interprétés comme des éléments du dispositif discursif car il s'agit d'un « je » et d'un « nous » qui expriment leurs points de vues et leurs rapports aux événements dont ils sont témoins mais surtout comme ceux du récit du fait qu'ils ne supposent pas forcément la présence d'un « tu », d'un « vous » d'un « ici » et d'un « maintenant ». Ils sont là juste pour désigner des personnages.

Un discours peut, donc, contenir des bribes de récit qui se transforment en éléments constitutants du dispositif discursif pour étayer le message véhiculé, chose qui altère la pureté du discours mais sans lui faire perdre son statut.

2.2. Les stratégies discursives dans *La Cité des Roses*

Afin d'influencer l'allocutaire et de le persuader du bienfondé de ses opinions, le locuteur a fait usage d'une stratégie argumentative méticuleuse. Le processus argumentatif dans le texte se profile dans la tentative du locuteur de parvenir à un accord préalable avec l'énonciataire, un accord tacite fondé sur ce qu'ils ont en commun comme savoirs, convictions, croyances et valeurs avant de lui proposer la conciliation comme alternative à la haine et à la violence qui prévalent sur les rapports des deux communautés en présence, pour le laisser, en définitive, libre de constater l'échec de ce choix et la nécessité d'une rupture salvatrice .

Pour analyser le fonctionnement de l'argumentation dans *La Cité des Roses* nous jugeons utile d'étudier les trois « preuves » inspirées de la pensée aristotélicienne, et auxquelles le discours argumentatif fait souvent appel :

L'éthos

Dans le but de préparer son interlocuteur à ce qu'il a envisagé de lui transmettre, le locuteur a veillé à ce que son allocutaire constate l'objectivité de ses opinions, à ce que ces dernières paraissent se constituer au fur et à mesure de l'évolution des événements et qui n'ont rien de préconçu.

Il a montré qu'étant issu des deux cultures, il était assez bien placé pour se prononcer sur la situation conflictuelle que vivaient les deux sociétés. Afin de paraître crédible aux yeux de l'énonciataire et le rallier à sa position, il a tenu à paraître ce père responsable qui quitte la terre qui l'a vu naître pour protéger sa famille, ce directeur qui sacralise le savoir et se sacrifie pour le décerner en dépit des conditions pénibles. Il tenait à paraître cet amant fougueux qui se consume pour apporter de la paix à sa bien aimée, cet homme qui affronte stoïquement la torture mais qui préfère mettre un terme à sa vie quand on essaie de porter atteinte à sa dignité, cet homme de principe qu'un amour tant escompté ne lui fait pas faire des concessions quand l'enjeu est la défense des opprimés. Il a veillé à ce qu'il ne paraisse pas ce fanatique qui persiste à camper sur ses opinions quand il réalise leur fausseté mais plutôt cet humaniste qui prône la tolérance et qui espère voir les générations montantes se défaire des résidus de la haine du passé pour ne se préoccuper que de la construction de l'avenir.

Le pathos

Pour s'attirer la sympathie de son interlocuteur, le locuteur a joué sur plusieurs fibres sensibles susceptibles de l'émouvoir, le persuader de la justesse de ses constats et le convaincre de la légitimité de ses doléances. Il lui a fait part de sa frustration quand on l'a contraint à quitter sa région natale et l'a précipité sur l'inconnu. Il ne lui a rien dissimulé de ce que lui a valu son statut de colonisé comme commotions, il n'a pas manqué de lui décrire ses traumatismes issus de son errance entre une société qui le renie, ne voyant en lui qu'un transfuge insensible à ce qu'elle endure et une autre qui ne lui fait confiance, le relègue au second plan et s'acharne inconsciemment à briser les belles images qu'il avait d'elle et sur lesquelles il avait toujours misé.

Son histoire d'amour avec Françoise était le champ où il lui était possible de susciter plus d'émotion chez le lecteur. En faisant usage des interjections, il a peint sa frustration, son impatience de la rencontrer ainsi que son désir de vivre avec elle pour toujours : « *Oh ! Françoise, comme je voudrais te garder contre moi, toute la vie !* », Son indécision : « *je suis un salaud, hein ?* ». Ce procédé avait, également pour fonction, de marquer son indignation et son sarcasme : « *Votre opinion ! Après quelques mois d'Algérie, hein ?* ». Les modalités exclamatives ont servi à exprimer ses transports de colère sourde : « *Quelle hypocrite !* »

L'hypotypose quant à elle, elle a été employée pour mieux décrire et mieux impressionner :

A travers le rideau de poussière, de part et d'autre de la tranchée qu'elles surplombent, on pouvait distinguer un vaste chaos de baraques minuscules, multiformes et solidaires tels des alvéoles d'un gâteau de miel abandonné par les abeilles et dont se serait emparé la vermine.» (p.13)

Le logos

Dans sa stratégie démonstrative, le locuteur a commencé par donner une image radieuse de la civilisation française telle que le système colonial lui-même la conçoit puis il met l'index sur ce que cette image a d'obscur ; il a procédé par l'admission de la vision de l'adversaire pour la retourner contre lui.

A travers la mise en scène du personnage de Françoise (qui évoque l'image de la France) le narrateur, en s'évertuant à peindre ses qualités et à décrire la passion et l'attachement du personnage principal, qui la considérait comme une bouée de sauvetage, à son égard, met en exergue ses hésitations et sa conduite déroutante qui décevaient tout ceux qui la considéraient comme alliée et les empêchaient de se rallier à sa cause.

A cet argument d'ordre narratologique s'ajoute un autre d'ordre politique où l'accent est mis sur les abus des militaires, le fanatisme des Ultras, la complicité de l'administration et le trébuchement des politiques métropolitaines. Tout cela a été dénoncé dans une sorte de réquisitoire prenant l'image d'un syllogisme dont la structure est :

- Toute politique contradictoire porte en son sein les germes de sa chute.
- La politique coloniale en Algérie était contradictoire.
- La politique coloniale en Algérie porte en son sein les germes de sa chute.

Mais la majeure de ce syllogisme a été amputée pour le transformer en enthymème, source des allusions et des énoncés implicites de *La Cité des Roses*.

3. Le discours rapporté

3.1. Discours rapporté et convergence de points de vue

Il arrive souvent dans des échanges discursifs que les deux interlocuteurs, soucieux d'être persuasifs, partent d'un consensus avant d'introduire la question sur laquelle se fonde l'argumentation. L'écrivain, dans *La Cité des Roses*, a recouru à cette stratégie en chargeant ses deux personnages principaux de commencer par évoquer, ce qui fait leur accord.

Prenons les deux séquences suivantes :

« - *Je voudrais aimer l'humanité entière...*
- *vous méprisez tout de même quelquefois.*
- *Oui sans doute...* » (p.116)

« - *Tu sais que je t'aime. Pourquoi te tourmentes-tu ? Est-ce que tu ne m'aimes pas, toi ?*
- *Oh ! Si, je t'aime ! Je ne voulais rien te dire d'autre. Je t'ai fait venir pour cela...Je me suis précipitée à la poste sans réfléchir. Je t'ai appelé, te voici, c'est gentil.*
- *Pourquoi restes-tu soucieuse ?*
- *Je veux être soucieuse. C'est très important pour moi, ami. Parfois je ne vois plus, je ne me reconnais plus...* » (p.148)

Françoise et, à travers elle La France, paraît débordante de bonnes intentions et de bienveillance mais elle est susceptible de nuire. Elle manifeste un vœu hypothétique, (exprimé par l'emploi du conditionnel dans « *je voudrais* ») d'établir des liens fraternels et humanistes avec les autres (Le tutoiement entre elle et son interlocuteur et l'absence de tout signe de divergence reflète le rapprochement et l'accord tacite entre eux). Cependant, elle reconnaît également, comme dans une confession, sa crainte de quelque chose d'incontrôlable en elle qui constitue son côté démoniaque. Sa réplique « *Oui sans doute...* » quand le directeur, qui a déjà une idée préalable sur son tempérament instable l'interrogeait sur sa nature méprisante, apparaissait comme un étayage de ce qu'il lui annonce (procédé employé par le directeur pour inviter Françoise à établir un terrain d'entente avec lui qui passera pour un postulat dans leur débat). L'interlocuteur de Françoise ne considère pas la dualité dans sa nature comme un handicap à l'amour et à l'entente. Pour lui, bien au contraire, il trouve cela encourageant, notamment après que Françoise eut avoué que cela la dépassait : « *Parfois je ne vois plus, je ne me reconnais plus* » pour justifier son espoir de voir son aspect bienveillant triompher et permettre la conciliation tant attendue.

3.2. Discours rapporté et atténuation de discordes

Stimulés par l'espoir de pouvoir un jour dépasser leurs conflits et resserrer leurs liens, Françoise et le directeur, quoiqu'ils donnent l'impression de tenir à ce que leurs répliques soient crues, veillent à atténuer leurs discours et diminuer un peu leur attachement aux thèses qu'ils défendent de telle sorte que l'espoir d'une éventuelle conciliation ne se dissipe pas.

Dans la séquence suivante :

« - *Oh ! Tais-toi .Tes leçons de morale, tu sais que je les déteste, petite hypocrite.*
- *Tu es un monstre, mon amour...* » (p.73)

Il est aisé d'observer que suite au désaccord qui atteint son paroxysme à propos du contraste constaté par le directeur dans la conduite de Françoise ainsi que ses opinions et qu'il assimile à l'hypocrisie, Françoise le traite de monstre mais sans négliger d'évoquer ce lien amoureux auquel elle tient. Ce procédé a comme effet d'atténuer la tournure tendue que commence à avoir sa relation avec son interlocuteur et d'exclure toute menace de rupture.

De même, dans la séquence :

- *« - Les opinions politiques de M.G, je ne les partage pas.*
- *Je t'ai répondu que je m'en moquais. Est-ce que tu t'en souviens ?*
- *Non, vous ne vous en moquez pas. Vous m'en voulez pour ça.*
- *Je vous en veux ? Alors ne faites plus semblant de les partager.*
- *Vous êtes injustes, tiens !*
- *Et vous, une raciste.*
- *Imbécile !*
- *Répétez !*
- *(...) Tourne-toi, (...) prends ton mouchoir. Les gosses voient... Je vous demande pardon. » (p.106)*

Nous observons que les deux interlocuteurs donnent l'impression de tenir à se distancier, l'un par rapport à l'autre (ils se vouvoient) chose qui reflète le fossé que creusent les débats d'ordre politique entre eux. Toutefois au moment où les choses commencent à s'envenimer et chacun d'eux se précipite à réfuter ce que l'autre avance et dépasse les règles du débat constructif pour passer aux insultes, le directeur invite Françoise (en la tutoyant, ce qui prélude au rapprochement) à maîtriser ses émotions et lui demande de lui pardonner pour que ce soit, encore une fois, l'éternel recommencement dans leur relation, jalonnée de conflits et de réconciliations.

3.3. Discours rapporté et impasse

- *« Comme si ça pouvait leur rapporter quelque chose, (...) Quand nous ne serons plus là, ils seront plus malheureux voilà tout. Et vous avec eux, monsieur l'irréductible.*
- *C'est votre orgueil qui est irréductible, (...) votre complexe de supériorité ! Les meilleurs d'entre vous se figurent que nous ne sommes rien, que sans vous nous retournerions au néant d'où vous nous avez imprudemment tirés. (...). Oui, les meilleurs croient que nous sommes leur œuvre, que nous leur appartenons. Eux aussi, voyez-vous, ils croient avoir fait l'Algérie et ils la montrent orgueilleusement à qui serait tenté de diminuer leur mérite.*
- *L'orgueil, le racisme cherchez-le de votre côté, (...) Nous ne sommes pas aveugles, après tout... (...) Vous avez votre opinion, j'ai la mienne. Elles ne sont pas tout à fait les mêmes.*
- *Votre opinion ! Après quelques mois d'Algérie, hein ? Vous l'avez reçue toute faite. Réagissez, madame. Réagissez avant qu'il ne soit trop tard. » (pp.114-155)*

A travers cet extrait, nous réalisons que chacun des deux interlocuteurs persiste à se cantonner dans son appartenance ethnique (emploi fréquent du pronom personnel « nous », qui renvoie à leurs sociétés originaires. Chacun d'eux s'évertue à défendre ses opinions et réfute les arguments de l'autre, lui adressant les objections les plus cuisantes sans aucun ménagement de sa susceptibilité cette fois-ci et veille à soulever le caractère de ce qu'il y'a de blâmable dans sa conduite :

Françoise n'a pu se défaire de son tuteur et juge à travers son appartenance à la société européenne que le salut de l'Algérie réside dans le fait de rester dans le giron colonial et pour justifier cette prise de position elle certifie que toute autre alternative ne serait que porteuse de misères pour la communauté autochtone, sans manquer d'accuser son interlocuteur d'être porteur d'idées rétrogrades.

Le directeur, à son tour, réfute l'argument de Françoise et rejette ses accusations avant de les lui attribuer. Il lui reproche également de se laisser guider par sa subjectivité et par les idées toutes faites que ses compatriotes lui inculquaient. Il lui fait observer que sa présence en Algérie ne date que de quelques mois, par conséquent tout ce qu'elle pourrait concevoir comme jugement sur un pays qu'elle ne connaît pas ne pourrait être objectif. Il refuse le droit au tutorat que se donne les adhérents du système colonial et les accuse de voir à travers le prisme de leur arrogance leur racisme avant de les inviter à réagir pour sauver ce qui reste à sauver.

Les répliques du directeur sont longues, chargées de haine refoulée, illustrent la colère montante et menaçante qui précède l'insurrection. Il semble dresser un réquisitoire contre la communauté coloniale en contestant toutes les justifications et les prétextes que propose Françoise pour légitimer la présence des siens en Algérie. Le directeur s'emploie à discréditer les arguments de son interlocutrice, en les reprenant et les détruisant les uns après les autres, pour conclure en définitive au choix irrévocable de rompre avec le système colonial.

4. Le discours du narrateur

Quoique la manifestation des paroles dans *La Cité des Roses* donne l'illusion d'une hétérogénéité discursive, seul le discours du narrateur domine et fait montre de sa supériorité sur les autres voix. On assiste à une vision monologique du monde où ce sont les vérités du narrateur qui triomphent à chaque fois. Si les voix des autres personnages sont écoutées et leurs idées développées c'est pour la seule fin de les caractériser ou les exposer pour les réfuter par la suite.

Qu'il soit hétérodiégétique ou homodiégétique, selon la terminologie de Genette, le narrateur, porte toute son attention sur le cheminement idéologique du personnage du directeur. Il peint ses errements et ses difficultés de médium. À travers lui, comme nous l'avons déjà vu, il tente de corriger et de changer les stéréotypes coloniaux sur l'Algérien. Il a rempli, à travers ce personnage, le grand vide qu'entraînait l'absence d'une voix représentative des Autochtones.

Les marques du narrateur apparaissent ainsi, comme :

- Un reflet de l'appartenance du narrateur à la communauté colonisée. Cela est repérable à travers la répétition du pronom personnel « nous », et à travers la compassion dans « sueurs arabes » que fait éprouver la même souffrance et le même sort que les siens :

« (...) Les meilleurs croient que nous sommes leur œuvre, que nous leur appartenons, ils tiennent à nous comme les mauvais tiennent à leurs propriétés, ces grands domaines qu'ils ont fait fructifier au prix des sueurs arabes. » (p.114)

- L'identification de ce dernier au mode de vie et aux traits traditionnels distinctifs de cette société dominée : « *La femme regretterait la cuisine spacieuse du village, l'air vif*

et sain de la montagne, l'eau de source qui faisait mousser le savon, les fruits tout frais cueillis sur l'arbre et les oeufs tout chauds ramassés sous les poules. » (p.22)

Toutefois, cette identification se fait sans reniement de l'impact qu'a eu sur lui son instruction à l'école française. Il évoque, par exemple, les fêtes chrétiennes sans donner l'impression de parler de quelque chose qui lui serait étranger : « *De quoi a-t-il été question, entre Françoise et moi, ce matin de la Saint-Sylvestre ?* » (p.121)

On peut, également, déceler aisément les empreintes laïques affichées ouvertement dans son manque d'empressement vis -à -vis de la religion :

« Si c'est ma fête qui apporte cette joie, je lui en saurai gré tout le reste de l'année et je regrette mon indifférence à son égard comme à l'égard de toutes les fêtes religieuses. » (p.124)

- La caractérisation physique et morale des personnages appartenant à la société coloniale (M.G, Nenette, le capitaine...). En les peignant péjorativement, il met l'index sur les tares du fait colonial et lui impute la responsabilité de tous les torts survenus.

- Les intrusions du narrateur se font sentir notamment quand il est question de décrire Françoise. Là, il lui est possible d'investir plus d'espace pour faire part de son désabusement avant que ses opinions ne connaissent le grand revirement : d'un parangon du libéralisme et des droits de l'Homme, la métropole est devenue à ses yeux le lieu des illusions.

- Les dénominations, rarement neutres, auxquels recourent les deux communautés en présence pour se désigner dénote l'atmosphère malsaine qui caractérise leurs rapports, mais la diversité et la multiplicité des désignations employées par la société coloniale, comme l'indique le tableau ci-dessous, est un procédé que le narrateur emploie pour dénoncer le caractère hargneux de cette communauté et lui imputer, par la suite, la responsabilité du conflit et des hostilités qui en émanent :

Désignations de la société autochtone	Fréquence	Désignations de la société coloniale	Fréquence
Musulmans	03	Français	05
Indigènes	01	Européens	03
Fellagha	03	Total :	08
Terroristes	02		
Ennemis	02		
Bon sauvage	01		
Total :	12		

- L'insistance du narrateur sur l'illustration des disparités qui séparent les deux sociétés antagonistes dénote son dessein de signifier qu'elles sont foncièrement opposées et d'illustrer la portée du conflit qui les sépare d'où l'inutilité de masquer une situation critique que les solutions précaires et la persistance de croire en d'autres issues, au lieu de rompre définitivement, ne font qu'aggraver.

Par le biais de l'analyse du récit et du discours, dans ce modeste travail, nous avons essayé de démontrer que la jointure de ces deux instances qui sont le récit et le discours fait transparaître le projet idéologique contenu dans notre corpus, *La Cité des Roses* :

Le récit relate, sous un mode dégradé, l'histoire d'un amour utopique que l'adversité a fait naître au milieu d'un environnement hostile pour empêcher son épanouissement. Le discours, quant à lui, est porteur d'un projet de conciliation comme issue au conflit opposant la société autochtone et la société coloniale. A ce niveau, il nous est possible de déceler les stratégies adoptées par le narrateur pour persuader de l'utilité et de l'urgence de la conciliation comme solution avant de constater, en définitive, l'impossibilité de la réalisation d'un tel projet.

Bibliographie

Benveniste, Emile. 1974. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

Feraoun, Mouloud. 2007. *La Cité des Roses*. Alger : Edition Yamcom.

Genette, Gérard. 1969. *Figures II*. Paris : Le Seuil.

Goldenstein, Jean-Pierre. 1999. *Lire le roman*. Bruxelles : De Boeck & Larcier.

Miliani, Hadj. 1982. *Lecture Idéologique de « Zohra, la femme du mineur » d'Abdelkader Hadj Hamou*. Mémoire de D.E.A, Université d'Oran. *Nous nous reconnaissons redevable à cette recherche pour la rédaction de cet article.*